

Daniel Pennac, Chagrin d'école, Gallimard, 2007, 320 pages.

I- LA POUBELLE DE DJIBOUTI

" Donc, j'étais un mauvais élève. Chaque soir de mon enfance, je rentrais à la maison poursuivi par l'école. Mes carnets disaient la réprobation de mes maîtres. Quand je n'étais pas le dernier de ma classe, c'est que j'en étais l'avant-dernier. (Champagne !) Fermé à l'arithmétique d'abord, aux mathématiques ensuite, profondément dysorthographique, rétif à la mémorisation des dates et à la localisation des lieux géographiques, inapte à l'apprentissage des langues étrangères, réputé paresseux (leçons non apprises, travail non fait), je rapportais à la maison des résultats pitoyables que ne rachetaient ni la musique, ni le sport, ni d'ailleurs aucune activité parascolaire.

— Tu comprends ? Est-ce que seulement tu *comprends* ce que je t'explique ?

Je ne comprenais pas. Cette inaptitude à comprendre remontait si loin dans mon enfance que la famille avait imaginé une légende pour en dater les origines : mon apprentissage de l'alphabet. J'ai toujours entendu dire qu'il m'avait fallu une année entière pour retenir la lettre *a*. La lettre *a*, en un an. Le désert de mon ignorance commençait au-delà de l'infranchissable *b*.

— Pas de panique, dans vingt-six ans il possédera parfaitement son alphabet."

Daniel Pennac

Chagrin d'école

Chagrin d'école

" J'étais un objet de stupeur, et de stupeur constante car les années passaient sans apporter la moindre amélioration à mon état d'hébétude scolaire. « Les bras m'en tombent », « Je n'en reviens pas », me sont des exclamations familières, associées à des regards d'adulte où je vois bien que mon incapacité à assimiler quoi que ce soit creuse un abîme d'incrédulité.

Apparemment, tout le monde comprenait plus vite que moi.

— Tu es complètement bouché !"

Daniel Pennac

Chagrin d'école

" J'annonce à Bernard que je songe à écrire un livre concernant l'école ; non pas l'école qui change dans la société qui change, comme a changé cette rivière, mais, au cœur de cet incessant bouleversement, sur ce qui ne change pas, justement, sur une permanence dont je n'entends jamais parler : *la douleur partagée du cancre, des parents et des professeurs*, l'interaction de ces chagrins d'école.

— Vaste programme... Et comment vas-tu t'y prendre ?

— En te cuisinant, par exemple. Quels souvenirs gardes-tu de ma propre nullité, disons... en math ? »Mon frère Bernard était le seul membre de la famille à pouvoir m'aider dans mon travail scolaire sans que je me verrouille comme une huître. Nous avons partagé la même chambre jusqu'à mon entrée en cinquième, où je fus mis en pension."

Daniel Pennac

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Daniel Pennac

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Daniel Pennac

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

Chagrin d'école

que mal, mais peu à peu les lettres se métamorphosaient d'elles-mêmes en ces petits êtres sautillants et joyeux qui s'en allaient folâtrer ailleurs, idéogrammes de mon besoin de vivre."

" Une constante pédagogique : à de rares exceptions près, le vengeur solitaire (ou le chahuteur sournois, c'est une question de point de vue) ne se dénonce jamais. Si un autre que lui a fait le coup, il ne le dénonce pas davantage. Solidarité ? Pas sûr. Une sorte de volupté, plutôt, à voir l'autorité s'épuiser en enquêtes stériles. Que tous les élèves soient punis – privés de ceci ou de cela – jusqu'à ce que le coupable se livre ne l'émeut pas. Bien au contraire, on lui fournit par là l'occasion de se sentir partie prenante de la communauté, enfin ! Il s'associe à tous pour juger « dégueulasse » de faire « payer » tant d'« innocents » à la place d'un seul « coupable ». Stupéfiante sincérité ! Le fait qu'il soit le coupable en question n'entre plus, à ses yeux, en ligne de compte. En punissant tout le monde l'autorité lui a permis de changer de registre : nous ne sommes plus dans l'ordre des faits, qui regarde l'enquête, mais sur le terrain des principes ; or, en bon adolescent qu'il est, l'équité est un principe sur lequel il ne transige pas."

" Et si on accuse quelqu'un d'autre à sa place, ma foi, il se tait encore, car il connaît son monde et sait très bien (avec Claudel, qu'il ne lira pourtant jamais) qu'« on peut aussi mériter l'injustice ».

Il ne se dénonce pas. C'est qu'il s'est fait une raison de sa solitude et qu'il a enfin cessé d'avoir peur. Il ne baisse plus les yeux. Regardez-le, il est le coupable au regard candide. Il a enfoui dans son silence ce plaisir unique : *personne ne saura, jamais !* Quand on se sent de nulle part, on a tendance à se faire des serments à soi-même.

Mais ce qu'il éprouve, par-dessus tout, c'est la joie sombre d'être devenu incompréhensible aux nantis du savoir qui lui reprochent de ne rien comprendre à rien. Il s'est découvert une aptitude, en somme : faire peur à ceux qui l'effrayaient ; il en jouit intensément. Personne ne sait ce dont il est *capable*, et c'est bon.

La naissance de la délinquance, c'est l'investissement secret de toutes les facultés de l'intelligence dans la ruse."

" La haine et le besoin d'affection m'avaient pris tout ensemble dès mes premiers échecs. Il s'agissait d'amadouer l'ogre scolaire. Tout faire pour qu'il ne me dévore pas le cœur. Collaborer, par exemple, au cadeau d'anniversaire de ce professeur de sixième qui, pourtant, notait mes dictées négativement : « Moins 38, Pennacchioni, la température est de plus en plus basse ! » Me creuser la tête pour choisir ce qui ferait vraiment plaisir à ce salaud, organiser la quête parmi les élèves et fournir moi-même le complément, vu que le prix de l'affreuse merveille dépassait le montant de la cagnotte."

" À tous ceux qui aujourd'hui imputent la constitution de bandes au seul phénomène des banlieues, je dis : vous avez raison, oui, le chômage, oui, la concentration des exclus, oui, les regroupements ethniques, oui, la tyrannie des marques, la famille monoparentale, oui, le développement d'une économie parallèle et les trafics en tout genre, oui, oui, oui... Mais gardons-nous de sous-estimer la seule chose sur laquelle nous pouvons personnellement agir et qui, elle, date de la nuit des temps pédagogiques : la solitude et la honte de l'élève qui ne comprend pas, perdu dans un monde où tous les autres comprennent.

Nous seuls pouvons le sortir de cette prison-là, que nous soyons ou non formés pour cela.

Les professeurs qui m'ont sauvé – et qui ont fait de moi un professeur – n'étaient pas formés pour ça. Ils ne se sont pas préoccupés des origines de mon infirmité scolaire. Ils n'ont pas perdu de temps à en chercher les causes et pas davantage à me sermonner. Ils étaient des adultes confrontés à des adolescents en péril. Ils se sont dit qu'il y avait urgence. Ils ont plongé.

Ils m'ont raté. Ils ont plongé de nouveau, jour après jour, encore et encore... Ils ont fini par me sortir de là. Et beaucoup d'autres avec moi. Ils nous ont littéralement repêchés. Nous leur devons la vie."

II- DEVENIR

" Car en matière d'école la question de l'excellence se pose au sommet de l'échelle comme au fond des abysses, la meilleure école pour les meilleurs élèves et la meilleure pour les naufragés, tout est là...) On appelle enfin. On s'excuse de vous déranger, on sait à quel point vous devez être sollicité mais voilà on a un garçon qui, vraiment, dont on ne sait plus comment..."

" Il y a la mère perdue, épuisée par la dérive de son enfant, évoquant les effets supposés des désastres conjugaux : c'est notre séparation qui l'a... depuis la mort de son père, il n'est plus tout à fait... Il y a la mère humiliée par les conseils des amies dont les enfants, eux, marchent bien, ou qui, pire, évitent le sujet avec une discrétion presque insultante... Il y a la mère furibarde, convaincue que son garçon est depuis toujours l'innocente victime d'une coalition enseignante, toutes disciplines confondues, ça a commencé très tôt, à la maternelle, il avait une institutrice qui... et ça ne s'est pas du tout arrangé au CP, l'instit, un homme cette fois, était pire, et figurez-vous que son professeur de français, en quatrième, lui a... Il y a celle qui n'en fait pas une question de personne mais vitupère la société telle qu'elle se délite, l'institution telle qu'elle sombre, le système tel qu'il pourrit, le réel en somme, tel qu'il n'épouse pas son rêve... Il y a la mère furieuse contre son enfant : ce garçon qui a tout et ne fait rien, ce garçon qui ne fait rien et veut tout, ce garçon pour qui on a tout fait et qui jamais ne... pas une seule fois, vous m'entendez ! Il y a la mère qui n'a pas rencontré un seul professeur de l'année et celle qui a fait leur siège à tous... Il y a la mère qui vous téléphone tout simplement pour que vous la débarrassiez cette année encore d'un fils dont elle ne veut plus entendre parler jusqu'à l'année prochaine même date, même heure, même coup de téléphone, et qui le dit : « On verra l'année prochaine, il faut juste lui trouver une école d'ici là. » Il y a la mère qui craint la réaction du père : « Cette fois mon mari ne le supportera pas » (on a caché la plupart des bulletins de notes au mari en question)... Il y a la mère qui ne comprend pas ce fils si différent de l'autre, qui s'efforce de ne pas l'aimer moins, qui s'ingénie à demeurer la même mère pour ses deux garçons. Il y a la mère, au contraire, qui ne peut s'empêcher de choisir celui-ci (« Pourtant je *m'investis* entièrement en lui »), au grand dam des frères et sœurs, bien sûr, et qui a utilisé en vain toutes les ressources des aides auxiliaires : sport, psychologie, orthophonie, sophrologie, cures de vitamines, relaxation, homéopathie, thérapie familiale ou individuelle... Il y a la mère versée en psychologie, qui donnant une explication à tout s'étonne qu'on ne trouve jamais de solution à rien, la seule au monde à comprendre son fils, sa fille, les amis de son fils et de sa fille, et dont la perpétuelle jeunesse d'esprit (« N'est-ce pas qu'il faut savoir rester jeune ? ») s'étonne que le monde soit devenu si vieux, tellement inapte à comprendre les jeunes. Il y a la mère qui pleure, elle vous appelle et pleure en silence, et s'excuse de pleurer... un mélange de chagrin, d'inquiétude et de honte... À vrai dire toutes ont un peu honte, et toutes sont inquiètes pour l'avenir de leur garçon : « Mais qu'est-ce qu'il va *devenir* ? » La plupart se font de l'avenir une représentation qui est une projection du présent sur la toile obsédante du futur. Le futur comme un mur où seraient projetées les images démesurément agrandies d'un présent sans espoir, la voilà la grande peur des mères ! "

" J'ignorais alors qu'il arrive aux professeurs de l'éprouver aussi, cette sensation de perpétuité : rabâcher indéfiniment les mêmes cours devant des classes interchangeables, crouler sous le fardeau quotidien des copies (on ne peut pas imaginer Sisyphe heureux avec un paquet de copies !), je ne savais pas que la monotonie est la première raison que les professeurs invoquent quand ils décident de quitter le métier, je ne pouvais pas imaginer que certains d'entre eux souffrent bel et bien de rester assis là, quand passent les élèves..."

" Et puis, j'ai toujours encouragé mes amis et mes élèves les plus vivants à devenir professeurs. J'ai toujours pensé que l'école, c'était d'abord les professeurs. Qui donc m'a sauvé de l'école, sinon trois ou quatre professeurs ? "

III- Aucun avenir

" Des enfants qui *ne deviendront pas*. Des enfants désespérants.

Écolier, puis collégien, puis lycéen, j'y croyais dur comme fer moi aussi à cette existence sans avenir.

C'est même la toute première chose dont un mauvais élève se persuade."

" Je ne savais pas que la monotonie est la première raison que les professeurs invoquent quand ils décident de quitter le métier, je ne pouvais pas imaginer que certains d'entre eux souffrent bel et bien de rester assis là, quand passent les élèves... J'ignorais que les professeurs aussi se soucient du futur : décrocher mon agreg, achever ma thèse, passer à la fac, prendre mon envol pour les cimes des classes préparatoires, opter pour la recherche, filer à l'étranger, m'adonner à la création, changer de secteur, laisser enfin tomber ces boutonneux amorphes et vindicatifs qui produisent des tonnes de papier, j'ignorais que lorsque les professeurs ne pensent pas à leur avenir, c'est qu'ils songent à celui de leurs enfants, aux études supérieures de leur progéniture... Je ne savais pas que la tête des professeurs est saturée d'avenir. Je ne les croyais là que pour m'interdire le mien. Interdit d'avenir."

" Plus de vingt ans ont passé. Aujourd'hui, le chômage est en effet de toutes les cultures, l'avenir professionnel ne sourit plus à grand monde sous nos latitudes, l'amour ne brille guère et Nathalie doit être une jeune femme de trente-sept ans (et demi). Et mère, va savoir. D'une fille de douze ans, peut-être. Nathalie est-elle chômeuse ou satisfaite de son rôle social ? Perdue de solitude ou heureuse en amour ? Femme équilibrée, maîtresse ès concessions et oppositions ? Se répand-elle en désarroi à la table familiale ou songe-t-elle bravement au moral de sa fille quand la petite franchit la porte de sa classe ?"

" Nos « mauvais élèves » (élèves réputés sans devenir) ne viennent jamais seuls à l'école. C'est un oignon qui entre dans la classe : quelques couches de chagrin, de peur, d'inquiétude, de rancœur, de colère, d'envies inassouvies, de renoncement furieux, accumulées sur fond de passé honteux, de présent menaçant, de futur condamné. Regardez,

les voilà qui arrivent, leur corps en devenir et leur famille dans leur sac à dos. Le cours ne peut vraiment commencer qu'une fois le fardeau posé à terre et l'oignon épluché. Difficile d'expliquer cela, mais un seul regard suffit souvent, une parole bienveillante, un mot d'adulte confiant, clair et stable, pour dissoudre ces chagrins, alléger ces esprits, les installer dans un présent rigoureusement indicatif."

" Il faudrait inventer un temps particulier pour l'apprentissage. Le *présent d'incarnation*, par exemple. Je suis ici, dans cette classe, et je comprends, enfin ! Ça y est ! Mon cerveau diffuse dans mon corps : ça *s'incarne*.

Quand ce n'est pas le cas, quand je n'y comprends rien, je me délite sur place, je me désintègre dans ce temps qui ne passe pas, je tombe en poussière et le moindre souffle m'éparpille.

Seulement, pour que la connaissance ait une chance de s'incarner dans le présent d'un cours, il faut cesser d'y brandir le passé comme une honte et l'avenir comme un châtement."

" Il est difficile d'expliquer aux parents d'aujourd'hui les atouts de l'internat, tant ils l'envisagent comme un baignoire. À leurs yeux, y envoyer ses enfants relève de l'abandon de paternité. Évoquer seulement la possibilité d'une année de pension, c'est passer pour un monstre rétrograde, adepte de la prison pour cancre. Inutile d'expliquer qu'on y a soi-même survécu, l'argument de l'autre époque vous est immédiatement opposé : « Oui, mais en ce temps-là on traitait les gosses à la dure !"

" Aujourd'hui qu'on a inventé l'amour parental, la question de la pension est taboue, sauf comme menace, ce qui prouve qu'on ne la tient pas pour une solution.

Et pourtant...

Non, je ne vais pas faire l'apologie de la pension. Non."

" La vérité présente ici l'inconvénient de l'aveu « Je n'ai pas fait mon travail », qui appelle une sanction immédiate. Notre externe lui préférera une version institutionnellement plus présentable. Par exemple : « Mes parents étant divorcés, j'ai oublié mon devoir chez mon père avant de rentrer chez Maman. » En d'autres termes un mensonge. De son côté le professeur préfère souvent cette vérité aménagée à un aveu trop abrupt qui l'atteindrait dans son autorité. Le choc frontal est évité, l'élève et le professeur trouvent leur compte dans ce pas de deux diplomatique. Pour la note, le tarif est connu : copie non remise, zéro."

" La fiction où il s'engluait le tient prisonnier *ailleurs*, quelque part entre l'école à combattre et la famille à rassurer, dans une troisième et angoissante dimension où le rôle dévolu à l'imagination consiste à colmater les innombrables brèches par où peut surgir le réel sous ses aspects les plus redoutés : mensonge découvert, colère des uns, chagrin des autres, accusations, sanctions, renvoi peut-être, retour à soi-même, culpabilité impuissante, humiliation, délectation morose : Ils ont raison, je suis nul, nul, nul. Je suis *un nul*.

Or, dans la société où nous vivons, un adolescent installé dans la conviction de sa nullité – voilà au moins une chose que l'expérience vécue nous aura apprise – est une proie."

" Mais il est une autre raison pour laquelle le professeur ignore ces mensonges, une raison plus enfouie, qui, si elle accédait à la conscience claire, donnerait à peu près ceci : Ce garçon est l'incarnation de mon propre échec professionnel. Je n'arrive ni à le faire progresser, ni à le faire travailler, tout juste à le faire venir en classe, et encore suis-je assuré de sa seule présence physique."

" En limitant les va-et-vient entre l'école et la famille, l'état de pensionnaire présente sur celui d'externe l'avantage d'installer notre élève dans deux temporalités distinctes : l'école du lundi matin au vendredi soir, la famille pendant le week-end. Un groupe d'interlocuteurs pendant cinq jours ouvrables, l'autre pendant deux jours fériés (qui retrouvent une chance de redevenir deux jours festifs). La réalité scolaire d'un côté, la réalité familiale de l'autre. S'endormir sans avoir à rassurer les parents par le mensonge du jour, se réveiller sans avoir à fourbir d'excuses pour le travail non fait, puisqu'il a été fait à l'étude du soir avec, dans le meilleur des cas, l'aide d'un surveillant ou d'un professeur. Du repos mental, en somme ; une énergie récupérée qui a quelque chance d'être investie dans le travail scolaire. Est-ce suffisant pour propulser le cancre en tête de la classe ? Du moins est-ce lui donner de son présent que l'individu se construit, pas en le fuyant.

Ici s'arrête mon éloge de la pension."

" une occasion de vivre le présent comme tel. Or, c'est dans la conscience

Ah, si, tout de même, histoire de terroriser tout le monde j'ajouterai, pour y avoir enseigné moi-même, que les meilleurs internats sont ceux où les professeurs eux aussi sont pensionnaires. Disponibles à toute heure, en cas de SOS."

" En les écoutant je ne me faisais pas la moindre représentation du temps, je les croyais, tout bonnement : crétin à jamais, pour toujours, « jamais » et « toujours » étant les seules unités de mesure que l'orgueil blessé propose au cancre pour sonder le temps.

Puis vint mon premier sauveur.

Un professeur de français.

En troisième.

Qui me repéra pour ce que j'étais : un affabulateur sincère et joyeusement suicidaire.

Épaté, sans doute, par mon aptitude à fourbir des excuses toujours plus inventives pour mes leçons non apprises ou mes devoirs non faits, il décida de m'exonérer de dissertations pour me commander un roman. Un roman que je devais rédiger dans le trimestre, à raison d'un chapitre par semaine. Sujet libre, mais prière de fournir mes livraisons sans faute d'orthographe, « histoire d'élever le niveau de la critique ». (Je me rappelle cette formule alors que j'ai tout oublié du roman lui-même.)"

" Je ne crois pas avoir fait de progrès substantiel en quoi que ce soit cette année-là mais, pour la première fois de ma scolarité, un professeur me donnait un statut ; j'existais scolairement aux yeux de quelqu'un, comme un individu qui avait une ligne à suivre, et qui tenait le coup dans la durée. Reconnaissance éperdue pour mon bienfaiteur, évidemment, et quoiqu'il fût assez distant, le vieux monsieur devint le confident de mes lectures secrètes."

" À l'époque, lire n'était pas l'absurde prouesse d'aujourd'hui. Considérée comme une perte de temps, réputée nuisible au travail scolaire, la lecture des romans nous était interdite pendant les heures d'étude. D'où ma vocation de lecteur clandestin : romans recouverts comme des livres de classe, cachés partout où cela se pouvait, lectures nocturnes à la lampe de poche, dispenses de gymnastique, tout était bon pour me retrouver seul avec un livre. C'est la pension qui m'a donné ce goût-là. Il m'y fallait un monde à moi, ce fut celui des livres."

" Un autre élément de ma métamorphose fut l'irruption de l'amour dans ma prétendue indignité. L'amour ! Parfaitement inimaginable à l'adolescent que je croyais être. La statistique, pourtant, disait son surgissement probable, voire certain. (Mais non, pensez donc, inspirer de l'amour, moi ? Et à qui ?) Il se présenta pour la première fois sous la forme d'une émouvante rencontre de vacances, s'exprima essentiellement dans une copieuse correspondance, et s'acheva par une rupture consentie au nom de notre jeunesse et de la distance géographique qui nous séparait."

" L'enseignement et le roman ! Lire, écrire, enseigner !

Mon réveil doit aussi beaucoup à la ténacité de ce père faussement lointain. Jamais découragé par mon découragement, il a su résister à toutes mes tentatives de fuite : cette supplique véhémement, par exemple, à quatorze ans, pour qu'il me fasse entrer aux enfants de troupe. Nous en avons beaucoup ri vingt ans plus tard, quand, libéré de mon service, je lui ai donné à lire la mention inscrite sur mon livret militaire, *Grades successifs : deuxième classe*."

" Hélas, ô mes élèves, ma fichue mémoire se refuse toujours à l'archivage des noms propres. Leurs majuscules continuent de faire barrage. Il me suffisait des grandes vacances pour oublier la plupart de vos noms, alors, vous pensez, avec toutes ces années ! Une sorte de siphonnage permanent lessive ma cervelle, qui élimine, avec les vôtres, le nom des auteurs que je lis, les titres de leurs bouquins ou ceux des films que je vois, les villes que je traverse, les itinéraires que je suis, les vins que je bois... Ce qui ne signifie pas que vous sombriez dans mon oubli ! Qu'il me soit seulement donné de vous revoir cinq minutes, et la bouille confiante de Rémi, le grand rire de Nadia, la malice d'Emmanuel, la gentillesse pensive de Christian, la vivacité d'Axelle, l'inoxydable bonne humeur d'Arthur ressuscitent l'élève dans cet homme ou cette femme qui me font, en me croisant, le plaisir de reconnaître leur professeur."

III- Y ou le présent d’incarnation

" Dès les premières heures de cours, cette année-là, nous nous étions attaqués à ce « y », à ce « en », à ce « tout », à ce « ça », mes élèves et moi. C’est par eux que nous avons entamé l’assaut du bastion grammatical. Si nous voulions nous installer solidement dans l’indicatif présent de notre cours, il fallait régler leur compte à ces mystérieux agents de désincarnation. Priorité absolue ! Nous avons donc fait la chasse aux pronoms flous. Ces mots énigmatiques se présentaient comme autant d’abcès à vider."

" « Y », d’abord. Nous avons commencé par ce fameux « y » auquel on n’arrive jamais. Passons sur sa dénomination de pronom adverbial qui résonne comme du chinois à l’oreille de l’élève qui l’entend pour la première fois, ouvrons-lui le ventre, extirpons-en tous les sens possibles, nous lui collerons son étiquette grammaticale en le recousant, après avoir remis en place ses entrailles dûment répertoriées. Les grammairiens lui accordent une valeur imprécise. Eh bien précisons, précisons !"

" Les maux de grammaire se soignent par la grammaire, les fautes d’orthographe par l’exercice de l’orthographe, la peur de lire par la lecture, celle de ne pas comprendre par l’immersion dans le texte, et l’habitude de ne pas réfléchir par le calme renfort d’une raison strictement limitée à l’objet qui nous occupe, ici, maintenant, dans cette classe, pendant cette heure de cours, tant que nous y sommes."

" De cette mésaventure tant de fois répétée, la conviction m’est restée qu’il fallait parler aux élèves le seul langage de la matière que je leur enseignais. Peur de la grammaire ? Faisons de la grammaire. Pas d’appétit pour la littérature ? Lisons ! Car, aussi étrange que cela puisse vous paraître, ô nos élèves, vous êtes pétris des matières que nous vous enseignons. Vous êtes la matière même de toutes nos matières. Malheureux à l’école ? Peut-être. Chahutés par la vie ? Certains, oui. Mais à mes yeux, faits de mots, tous autant que vous êtes, tissés de grammaire, remplis de discours, même les plus silencieux ou les moins armés en vocabulaire, hantés par vos représentations du monde, pleins de littérature en somme, chacun d’entre vous, je vous prie de me croire."

" Mais non, ne jamais demander à un élève de se mettre à la place d’un professeur, la tentation du ricanement est trop forte. Et ne jamais lui proposer de mesurer son temps au nôtre : notre heure n’est vraiment pas la sienne, nous n’évoluons pas dans la même durée. Quant à lui parler de nous ou de lui-même, pas question : hors sujet. Nous en tenir à ce que nous avons décidé : cette heure de grammaire doit être une bulle dans le temps. Mon travail consiste à faire en sorte que mes élèves se sentent exister *grammaticalement* pendant ces cinquante-cinq minutes."

" Ô le souvenir pénible des cours où je n’y étais pas ! Comme je les sentais flotter, mes élèves, ces jours-là, tranquillement dériver pendant que j’essayais de rameuter mes forces. Cette sensation de perdre ma classe… Je n’y suis pas, ils n’y sont plus, nous avons décroché."

" Ces heures ratées me laissaient sur les genoux. Je sortais de ma classe épuisé et furieux. Une fureur dont mes élèves risquaient de faire les frais toute la journée, car il n’y a pas plus prompt à vous engueuler qu’un professeur mécontent de lui-même. Attention les mômes, rasez les murs, votre prof s’est donné une mauvaise note, le premier responsable venu fera l’affaire ! Sans parler de la correction de vos copies, ce soir, à la maison. Un domaine où la fatigue et la mauvaise conscience ne sont pas bonnes conseillères ! Mais non, pas de copies ce soir, et pas de télé, pas de sortie, au lit ! La première qualité d’un professeur, c’est le sommeil. Le bon professeur est celui qui se couche tôt."

" Elle est immédiatement perceptible, la présence du professeur qui habite pleinement sa classe. Les élèves la ressentent dès la première minute de l’année, nous en avons tous fait l’expérience : le professeur vient d’entrer, il est absolument là, cela s’est vu à sa façon de regarder, de saluer ses élèves, de s’asseoir, de prendre possession du bureau. Il ne s’est pas éparpillé par crainte de leurs réactions, il ne s’est pas recroquevillé sur lui-même, non, il est à son affaire, d’entrée de jeu, il est présent, il distingue chaque visage, la classe existe aussitôt sous ses yeux."

" — Je ne peux pas me résoudre à négliger les appels, surtout celui du matin, m’explique une autre professeur – de math, cette fois –, même si je suis pressée. Réciter une liste de noms comme on compte des moutons, ce n’est pas possible. J’appelle mes lascars en les regardant, je les accueille, je les *nomme* un à un, et j’écoute leur réponse. Après tout, l’appel est le seul moment de la journée où le professeur a l’occasion de s’adresser à chacun de ses élèves, ne serait-ce qu’en prononçant son nom. Une petite seconde où l’élève doit sentir qu’il existe à mes yeux, lui et pas un autre. Quant à moi, j’essaie autant que possible de saisir son humeur du moment au son que fait son « Présent ». Si sa voix est fêlée, il faudra éventuellement en tenir compte.

L’importance de l’appel…

Nous jouions à un petit jeu, mes élèves et moi. Je les appelais, ils répondaient, et je répétais leur « Présent »."

" En aura-t-elle proféré, des sottises, ma génération, sur les rituels considérés comme marque de soumission aveugle, la notation estimée avilissante, la dictée réactionnaire, le calcul mental abrutissant, la mémorisation des textes infantilissante, ce genre de proclamation…

Il en va de la pédagogie comme du reste : dès que nous cessons de réfléchir sur des cas particuliers (or, dans ce domaine, tous les cas sont particuliers), nous cherchons, pour régler nos actes, l’ombre de la bonne doctrine, la protection de l’autorité compétente, la caution du décret, le blanc-seing idéologique. Puis nous campons sur des certitudes que rien n’ébranle, pas même le démenti quotidien du réel. Trente ans plus tard seulement, si l’Éducation nationale entière vire de bord pour éviter l’iceberg des désastres accumulés, nous nous autorisons un timide virage intérieur, mais c’est le virage du paquebot lui-même, et nous voilà suivant le cap d’une nouvelle doctrine, sous la houlette d’un nouveau commandement, au nom de notre libre arbitre bien entendu, éternels anciens élèves que nous sommes."

" Réactionnaire, la dictée ? Inopérante en tout cas, si elle est pratiquée par un esprit paresseux qui se contente de défalquer des points dans le seul but de décréter un niveau ! Avilissante, la notation ? Certes, quand elle ressemble à cette cérémonie, vue il y a peu à la télévision, d’un professeur rendant leurs copies à ses élèves, chaque devoir lâché devant chaque criminel comme un verdict annoncé, le visage du professeur irradiant la fureur et ses commentaires vouant tous ces bons à rien à l’ignorance définitive et au chômage perpétuel. Mon Dieu, le silence haineux de cette classe ! Cette réciprocité manifeste du mépris !"

" J’ai toujours conçu la dictée comme un rendez-vous complet avec la langue. La langue telle qu’elle sonne, telle qu’elle raconte, telle qu’elle raisonne, la langue telle qu’elle s’écrit et se construit, le sens tel qu’il se précise par l’exercice méticuleux de la correction. Car il n’y a pas d’autre but à la correction d’une dictée que l’accès au sens exact du texte, à l’esprit de la grammaire, à l’ampleur des mots."

" Les championnats de dictionnaire faisaient le reste. C’était la partie olympique de l’exercice. Une sorte de récréation sportive. Il s’agissait, chronomètre en main, d’arriver le plus vite possible au mot recherché, de l’extraire du dictionnaire, de le corriger, de le réimplanter dans le cahier collectif de la classe et dans un petit carnet individuel, et de passer au mot suivant. La maîtrise du dictionnaire a toujours fait partie de mes priorités et j’ai formé de prodigieux athlètes sur ce terrain, des sportifs de douze ans qui vous tombaient sur le mot recherché en deux coups, trois maximum !"

" Les échecs – il y en avait, bien sûr – relevaient le plus souvent d’une cause extrascolaire : une dyslexie, une surdité non repérées… Cet élève de troisième, par exemple, dont les fautes ne ressemblaient à rien, altération du *i* ou du *é* en *a*, du *u* en *o*, et qui s’avéra ne pas entendre les fréquences aiguës. Sa mère n’avait pas pensé une seconde que le garçon pût être sourd. Quand il revenait du marché, ayant oublié une partie des commissions, quand il répondait à côté, quand il semblait ne pas avoir entendu ce qu’elle lui disait, abîmé qu’il était dans une lecture, dans un puzzle ou dans une maquette de voilier, elle mettait ses silences sur le compte d’une distraction qui l’émouvait. « J’ai toujours cru que mon fils était un grand rêveur. » L’imaginer sourd était au-dessus de ses forces de mère. (Un audiogramme et un examen très précis de la vue devraient être obligatoires avant l’entrée de chaque enfant à l’école. Ils éviteraient les jugements erronés des professeurs, pallieraient l’aveuglement de la famille, et libéreraient les élèves de douleurs mentales inexplicables.)"

" Et pourquoi ne pas apprendre ces textes par cœur ? Au nom de quoi ne pas s’approprier la littérature ? Parce que ça ne se fait plus depuis longtemps ? On laisserait s’envoler des pages pareilles comme des feuilles mortes, parce que ce n’est plus de saison ? Ne pas *retenir* de telles rencontres, est-ce envisageable ? Si ces textes étaient des êtres, si ces pages exceptionnelles avaient des visages, des mensurations, une voix, un sourire, un parfum, ne passerions-nous pas le reste de notre vie à nous mordre le poing de les avoir laissé filer ? Pourquoi se condamner à n’en conserver qu’une trace qui s’estompera jusqu’à n’être plus que le souvenir d’une trace…"

" On peut m'objecter qu'un esprit organisé n'a nullement besoin d'apprendre par cœur. Il sait faire son miel de la substantifique moelle. Il retient ce qui fait sens et, quoi que j'en dise, il conserve intact le sentiment de la beauté. Tout cela est vrai, mais l'essentiel est ailleurs. En apprenant par cœur, je ne supplée à rien, j'ajoute à tout.

Le cœur, ici, est celui de la langue.

S'immerger dans la langue, tout est là.

Boire la tasse et en redemander.

En faisant apprendre tant de textes à mes élèves, de la sixième à la terminale (un par semaine ouvrable et chacun d'eux à réciter tous les jours de l'année), je les précipitais tout vifs dans le grand flot de la langue, celui qui remonte les siècles pour venir battre notre porte et traverser notre maison. Bien sûr qu'ils regimbaient, les premières fois ! Ils imaginaient l'eau trop froide, trop profonde, le courant trop fort, leur constitution trop faible. Légitime ! Ils s'offraient des trouilles de plongeur. "

" Le savoir est d'abord charnel. Ce sont nos oreilles et nos yeux qui le captent, notre bouche qui le transmet. Certes, il nous vient des livres, mais les livres sortent de nous. Ça fait du bruit, une pensée, et le goût de lire est un héritage du besoin de dire."

" Ah ! un dernier mot. Ne vous inquiétez pas, chère madame (pourrais-je ajouter aujourd'hui à cette maman qui, de génération en génération, ne change pas), toute cette beauté dans la tête de vos enfants, ce n'est pas ce qui va les empêcher de chatter phonétique avec leurs petits copains sur la toile, ni d'envoyer ces sms qui vous font pousser des cris d'orfraie : « Mon Dieu, quelle orthographe ! Comment s'expriment les jeunes d'aujourd'hui ! Mais que fait l'École ? » Rassurez-vous, en faisant travailler vos enfants, nous n'entamerons pas votre capital d'inquiétude maternelle."

" Un texte par semaine, donc, que nous devons pouvoir réciter chaque jour de l'année, à l'improviste, eux comme moi. Et numérotés, pour corser la difficulté. Première semaine, texte n°1. Deuxième semaine, texte n°2. Vingt-troisième semaine, texte n°23. Toutes les apparences d'une mécanique idiote, mais ces numéros en guise de titre, c'était pour jouer, pour ajouter le plaisir du hasard à la fierté du savoir."

" Qui étaient-ils, mes élèves ? Pour un certain nombre d'entre eux le genre d'élève que j'avais été à leur âge et qu'on trouve un peu partout dans les boîtes où échouent les garçons et les filles éliminés par les lycées honorables. Beaucoup redoublaient et se tenaient en piètre estime. D'autres se sentaient simplement à côté, hors du « système ». Certains avaient perdu jusqu'au vertige le sens de l'effort, de la durée, de la contrainte, bref du travail ; ils laissaient tout bonnement aller la vie, s'adonnant, à partir des années quatre-vingt, à une consommation effrénée, *ne sachant point user d'eux-mêmes et ne mettant leur être que dans ce qui était étranger à eux* (la réflexion de Rousseau, transposée au plan matériel, ne les avait pas laissés indifférents)."

" Ils étaient *mes* élèves. (Ce possessif ne marque aucune propriété, il désigne un intervalle de temps, nos années d'enseignement, où notre responsabilité de professeur se trouve entièrement engagée vis-à-vis de ces élèves-là.) Une partie de mon métier consistait à persuader *mes* élèves les plus abandonnés par eux-mêmes que la courtoisie mieux que la baffe prédispose à la réflexion, que la vie en communauté engage, que le jour et l'heure de la remise d'un devoir ne sont pas négociables, qu'un devoir bâclé est à refaire pour le lendemain, que ceci, que cela, mais que jamais, au grand jamais, ni mes collègues ni moi ne les abandonnerions au milieu du gué."

" C'est peut-être cela, enseigner : en finir avec la pensée magique, faire en sorte que chaque cours sonne l'heure du réveil."

" — Ce sera noté, m'sieur ?

Il y avait la question des notes, bien sûr.

Question capitale, la notation, si on veut s'attaquer à la pensée magique et, ce faisant, lutter contre l'absurde."

" Quelle que soit la matière qu'il enseigne, un professeur découvre très vite qu'à chaque question posée, l'élève interrogé dispose de trois réponses possibles : la juste, la fausse et l'absurde. J'ai moi-même passablement abusé de l'absurde pendant ma scolarité « La fraction, faut la réduire au dénominateur commun ! » ou, plus tard : « *Sinus a* sur *sinus b*, je simplifie par *sinus*, reste *a* sur *b* ! » Un des malentendus de ma scolarité tient sans doute à ce que mes professeurs notaient comme étant fausses mes réponses absurdes. Je pouvais répondre absolument n'importe quoi, une seule chose m'était garantie : j'obtiendrais une note ! Zéro, généralement. J'avais compris cela très tôt. Et que c'était la meilleure façon d'avoir la paix, ce zéro. Au moins provisoirement.

Or, la condition sine qua non pour libérer le cancre de la pensée magique, c'est le refus catégorique de noter sa réponse si elle est absurde."

" La réponse absurde se distingue de la fausse en ce qu'elle ne procède d'aucune tentative de raisonnement. Souvent automatique, elle se limite à un acte réflexe. L'élève ne fait pas une erreur, il répond n'importe quoi à partir d'un indice quelconque (ici, la terminaison *ent*)."

" Parce que le cancre, lui, les limbes du zéro, ça lui va (croit-il.) C'est une forteresse dont personne ne viendra le déloger. Il la renforce en accumulant les absurdités, il la décore d'explications variables selon son âge, son humeur, son milieu et son tempérament : « Je suis trop bête », « J'y arriverai jamais », « Le prof ne peut pas me sentir », « J'ai la haine », « Ils me prennent la tête », etc. ; il déplace la question de l'instruction sur le terrain vague de la relation personnelle où tout devient affaire de susceptibilité. Ce que fait aussi le professeur, persuadé que cet élève-là le fait exprès. Car ce qui empêche le professeur de tenir la réponse absurde pour un effet dévastateur de la pensée magique, c'est très souvent le sentiment que l'élève se paie sciemment sa tête."

" Oui, à écouter le bourdonnement de notre ruche pédagogique, dès que nous nous décourageons, notre passion nous porte d'abord à chercher des coupables. L'Éducation nationale paraît d'ailleurs structurée pour que chacun y puisse commodément désigner le sien."

IV- Tu le fais exprès ! :

" Le fait est qu'une des accusations les plus fréquentes faites par la famille et les professeurs au mauvais élève est l'inévitable « Tu le fais exprès ! ». Soit imputation directe (« Ne me raconte pas d'histoire, tu le fais exprès ! »), soit exaspération consécutive à une énième explication (« Mais, c'est pas possible, tu le fais exprès ! »), soit information destinée à un tiers, que le suspect aura surprise, disons, en écoutant à la porte de ses parents (« Je te dis que ce gosse le fait exprès ! »). Combien de fois l'ai-je moi-même entendue, et plus tard prononcée, cette accusation, doigt tendu vers un élève ou vers ma propre fille quand elle apprenait à lire, si elle ânonnait un peu. Jusqu'au jour où je me suis demandé ce que je disais là.

Tu le fais exprès."

" Car le sentiment d'exclusion n'affecte pas seulement les populations rejetées au-delà du énième cercle périphérique, il nous menace nous aussi, majorités de pouvoir, dès que nous cessons de comprendre une parcelle de ce qui nous entoure, dès que le parfum de l'insolite infecte l'air du temps. Quel désarroi nous éprouvons alors ! Et comme il nous pousse à désigner les coupables.

— Tu le fais exprès !

Un si petit pronom pour tant de solitude !"

" La vérité est que ces braves gens commençaient à souffrir d'un sentiment d'exclusion ; ils entraient en solitude. Ils prêtaient au peintre une effrayante capacité d'engloutissement. Le charlatan incarnait à lui seul un univers nouveau, un lendemain menaçant où une horde de Picasso transformeraient toutes les Pellegrue du monde en un seul et même gogo."

" — Car les mots ont une histoire, ils ne tombent pas de notre bouche comme un œuf du jour ! Les mots évoluent, leurs existences sont aussi imprévisibles que les nôtres. Certains finissent par dire le contraire de ce qu'ils disaient à leur début : l'adjectif « énervé », par exemple, pouvait désigner une petite grenouille dont on avait ôté les nerfs, une pauvre petite bête d'expérience réduite à l'état de flaque, mais certainement pas Mouloud, ici présent, que son voisin est en train d'« énerver », et qui devient franchement « vénère » ! Les mots dérivent même jusqu'à l'argot. Prenez la pauvre « vache », si paisible dans ses prairies, et qui, au fil du temps, a désigné tant de gens qu'on n'aimait pas : la prostituée au XVII^e, le policier à la fin du XIX^e, ou tous les méchants d'aujourd'hui qui nous font des « vacheries » ! La vache si modeste, qui a engendré, va savoir pourquoi, un « vachement » on ne peut plus superlatif."

V- MAXIMILIEN ou le coupable idéal

" Maximilien est la figure du cancre contemporain. Entendre parler de l'école d'aujourd'hui, c'est essentiellement entendre parler de lui. Douze millions quatre cent mille jeunes Français sont scolarisés chaque année, dont environ un million d'adolescents issus des immigrations. Mettons que deux cent mille soient en échec scolaire rédhibitoire. Combien sur ces deux cent mille ont-ils basculé dans la violence verbale ou physique (insultes aux professeurs, dont la vie devient un enfer, menaces, coups, déprédation de locaux...) ? Le quart ? Cinquante mille ? Admettons. Il s'ensuit que sur une population de douze millions quatre cent mille élèves, 0,4 % suffisent à alimenter l'image de Maximilien, le fantasme horrifiant du cancre dévoreur de civilisation, qui monopolise tous nos moyens d'information dès qu'on parle de l'école, et enfièvre toutes les imaginations, y compris les plus réfléchies."

" Dans toutes celles où l'on m'invite, établissements de luxe, lycées techniques ou collèges de quelconques cités, les Maximilien sont reconnaissables à l'attention crispée ou au regard exagérément bienveillant que leur professeur porte sur eux quand ils prennent la parole, au sourire anticipé de leurs camarades, et à un je-ne-sais-quoi de décalé dans leur voix, un ton d'excuse ou une véhémence un peu vacillante. Et quand ils se taisent – souvent, Maximilien se tait –, je les reconnais à leur silence inquiet ou hostile, si différent du silence attentif de l'élève qui engrange. Le cancre oscille perpétuellement entre l'excuse d'être et le désir d'exister malgré tout, de trouver sa place, voire de l'imposer, fût-ce par la violence, qui est son antidépresseur.)"

" Et nous nous sommes séparés sur une petite manif verbale : « Li-bé-rez les mots ! – Li-bé-rez les mots ! », jusqu'à ce que tous leurs objets familiers, chaussures, sacs à dos, stylos, pull-overs, anoraks, baladeurs, casquettes, téléphones, lunettes, aient perdu leurs marques pour retrouver leur nom."

" Un goût amer m'est venu en quittant mes jeunes banlieusards lyonnais. Ces gosses étaient abandonnés dans un désert urbain. Leur lycée lui-même était invisible, perdu dans le labyrinthe des entrepôts. Leur cité n'était pas beaucoup plus gaie... Pas un café en vue, pas un cinéma, rien qui vive, rien sur quoi poser les yeux si ce n'est ces publicités gigantesques vantant des objets hors de leur portée..."

« C'est cela, l'identité selon Grand-Mère marketing : vêtir les jeunes d'apparence, satisfaire ce permanent désir de photogénie... Dieu de Dieu, quelle rivale, pour les professeurs, cette marchande d'images toutes faites ! »

" En matière d'assassinat, il n'est pas inutile de rappeler qu'une fois déduits les attaques à main armée, les rixes sur la voie publique, les crimes crapuleux et les règlements de comptes entre bandes rivales, 80 % environ des crimes de sang ont pour cadre le milieu familial. C'est avant tout chez eux que les hommes s'entretuent, sous leur toit, dans la fermentation secrète de leur foyer, au cœur de leur misère propre.

Faire passer l'école pour un lieu criminogène est, en soi, un crime insensé contre l'école."

" Naguère on représentait le cancre debout, au piquet, un bonnet d'âne vissé sur la tête. Cette image ne stigmatisait aucune catégorie sociale particulière, elle montrait un enfant parmi d'autres, mis au coin pour n'avoir pas appris sa leçon, pas fait son devoir, ou pour avoir chahuté monsieur Daudet, alias *Le Petit Chose*. Aujourd'hui, et pour la première fois de notre histoire, c'est toute une catégorie d'enfants et d'adolescents qui sont, quotidiennement, systématiquement, stigmatisés comme cancrs emblématiques."

" Non contents de leur faire subir ce qui s'apparente à un apartheid scolaire, il faut, en prime, que nous les appréhendions comme maladie nationale : ils sont *toute* la jeunesse de *toutes* les banlieues. Cancres, tous, dans l'imaginaire du public, cancrs et dangereux : l'école, c'est eux, puisqu'on ne parle que d'eux lorsqu'on parle de l'école.

Puisqu'on ne parle de l'école que pour parler d'eux."

VI- CE QU'AIMER VEUT DIRE

" Il suffit d'un professeur – un seul ! – pour nous sauver de nous-mêmes et nous faire oublier tous les autres.

C'est, du moins, le souvenir que je garde de monsieur Bal."

" Ils accompagnaient nos efforts pas à pas, se réjouissaient de nos progrès, ne s'impatientaient pas de nos lenteurs, ne considéraient jamais nos échecs comme une injure personnelle et se montraient avec nous d'une exigence d'autant plus rigoureuse qu'elle était fondée sur la qualité, la constance et la générosité de leur propre travail. Pour le reste, on ne peut imaginer professeurs plus différents : monsieur Bal, si calme et si souriant, un bouddha mathématique, mademoiselle Gi au contraire un tronç de l'air (tronç de l'èr comme on eût dit dans mon village), une tornade qui nous arrachait à notre gangue de paresse pour nous entraîner avec elle dans le cours tumultueux de l'Histoire, quand monsieur S., philosophe sceptique et pointu (nez pointu, chapeau pointu, ventre pointu), immobile et perspicace, me laissait le soir venu bourdonnant de questions auxquelles je brûlais de répondre. Je lui rendais des dissertations pléthoriques qu'il qualifiait d'exhaustives, suggérant par là que son confort de correcteur se fût accommodé de devoirs plus concis."

" Autre chose, il me semble qu'ils avaient un style. Ils étaient artistes en la transmission de leur matière. Leurs cours étaient des actes de communication, bien sûr, mais d'un savoir à ce point maîtrisé qu'il passait presque pour de la création spontanée. Leur aisance faisait de chaque heure un événement dont nous pouvions nous souvenir en tant que tel. À croire que mademoiselle Gi ressuscitait l'histoire, que

monsieur Bal redécouvrait les mathématiques, que Socrate s'exprimait par la bouche de monsieur S. ! Ils nous donnaient des cours aussi mémorables que le théorème, le traité de paix ou l'idée fondamentale qui en constituaient, ce jour-là, le sujet. En enseignant, ils créaient l'événement."

" Tout bien réfléchi, ces trois professeurs n'avaient qu'un point commun : ils ne lâchaient jamais prise. Ils ne s'en laissaient pas conter par nos aveux d'ignorance. (Combien de dissertations mademoiselle Gi me fit-elle refaire pour cause d'orthographe défaillante ? Combien de cours supplémentaires monsieur Bal me donna-t-il parce qu'il me trouvait l'air vacant dans un couloir ou rêvassant dans une salle de permanence ? « Et si nous faisons un petit quart d'heure de math, Pennacchioni, tant que nous y sommes ? Allons-y, un bon petit quart d'heure... »). L'image du geste qui sauve de la noyade, la poigne qui vous tire vers le haut malgré vos gesticulations suicidaires, cette image brute de vie d'une main agrippant solidement le col d'une veste est la première qui me vient quand je pense à eux. En leur présence – en leur matière – je naissais à moi-même : mais un moi mathématicien, si je puis dire, un moi historien, un moi philosophe, un moi qui, l'espace d'une heure, m'oubliait un peu, *me* flanquait entre parenthèses, *me* débarrassait du moi qui, jusqu'à la rencontre de ces maîtres, m'avait empêché de me sentir vraiment là."

" Hors de la matière qu'ils incarnaient, ils ne cherchaient pas à nous impressionner. Ils n'étaient pas de ces professeurs qui se glorifient de leur ascendant sur un effectif d'adolescents en mal d'image paternelle."

" Ces professeurs, rencontrés dans les dernières années de ma scolarité, me changèrent beaucoup de tous ceux qui réduisaient leurs élèves à une masse commune et sans consistance, « cette classe », dont ils ne parlaient qu'au superlatif d'infériorité. Aux yeux de ceux-là nous étions toujours la plus mauvaise quatrième, troisième, seconde, première ou terminale de leur carrière."

" Au lieu de recueillir et de publier les perles des cancre, qui réjouissent tant de salles de professeurs, on devrait écrire une anthologie des bons maîtres. La littérature ne manque pas de ces témoignages : Voltaire rendant hommage aux jésuites Tournemine et Porée, Rimbaud soumettant ses poèmes au professeur Izambard, Camus écrivant des lettres filiales à monsieur Martin, son instituteur bien-aimé, Julien Green rappelant à son affectueux souvenir l'image haute en couleur de monsieur Lesellier, son professeur d'histoire, Simone Weil chantant les louanges de son maître Alain, lequel n'oubliera jamais Jules Lagneau qui l'ouvrit à la philosophie, J.-B. Pontalis célébrant Sartre, qui « tranchait » tellement sur tous ses autres professeurs..."

" Si, outre celui des maîtres célèbres, cette anthologie proposait le portrait de l'inoubliable professeur que nous avons presque tous rencontré au moins une fois dans notre scolarité, nous en tirerions peut-être quelque lumière sur les qualités nécessaires à la pratique de cet étrange métier."

" Du « nous ne sommes pas formés pour ça » au « nous ne sommes pas là pour », il n'y a qu'un pas qu'on peut exprimer ainsi : « Nous autres professeurs ne sommes pas là pour résoudre à l'intérieur de l'école les problèmes de société qui font écran à la transmission du savoir ; ce n'est pas notre métier. Qu'on nous adjoigne un nombre suffisant de surveillants, d'éducateurs, d'assistantes sociales, de psychologues, brefs de spécialistes en tous genres et nous pourrions enseigner sérieusement les matières que nous avons passé tant d'années à étudier. » Revendications on ne peut plus justifiées, auxquelles les ministères successifs opposent les limites du budget."

" Nous voici donc entrés dans une nouvelle phase de la formation des enseignants, qui sera de plus en plus axée sur la maîtrise de la communication avec les élèves. Cette aide est indispensable, mais si les jeunes professeurs en attendent un discours normatif qui leur permette de résoudre tous les problèmes qui se posent dans une classe, ils iront vers de nouvelles désillusions ; le « ça » pour lequel ils n'ont pas été formés y résistera. Pour tout dire, je crains que « ça » ne se laisse jamais tout à fait cerner, que « ça » ne soit d'une autre nature que la somme des éléments qui le constituent objectivement."

" La sagesse pédagogique devrait nous représenter le cancre comme l'élève le plus normal qui soit : celui qui justifie pleinement la fonction de professeur puisque nous avons *tout* à lui apprendre, à commencer par la nécessité même d'apprendre !"

" Aujourd'hui, non ; c'est Mère-Grand marketing qui habille grands et petits. C'est elle qui habille, nourrit, désaltère, chausse, coiffe, équipe tout un chacun, elle qui barde l'élève d'électronique, le monte sur rollers, vélo, scooter, moto, trottinette, c'est elle qui le distrait, l'informe, le branche, le place sous transfusion musicale permanente et le disperse aux quatre coins de l'univers consommable, c'est elle qui l'endort, c'est elle qui le réveille et, quand il s'assied en classe, c'est elle qui vibre au fond de sa poche pour le rassurer : Je suis là, n'aie pas peur, je suis là, dans ton téléphone, tu n'es pas l'otage du ghetto scolaire !"

" Il existe cinq sortes d'enfants sur notre planète, aujourd'hui : l'enfant client chez nous, l'enfant producteur sous d'autres cieux, ailleurs l'enfant soldat, l'enfant prostitué, et sur les panneaux incurvés du métro, l'enfant mourant dont l'image, périodiquement, penche sur notre lassitude le regard de la faim et de l'abandon.

Ce sont des enfants, tous les cinq.

Instrumentalisés, tous les cinq."

" Parmi les enfants clients il y a ceux qui disposent des moyens de leurs parents et ceux qui n'en disposent pas ; ceux qui achètent et ceux qui se débrouillent. Dans les deux cas de figure, l'argent étant rarement le produit d'un travail personnel, le jeune acquéreur accède à la propriété sans contrepartie. C'est cela, l'enfant client : un enfant qui, sur quantité de terrains de consommation *identiques à ceux de ses parents ou de ses professeurs* (habillement, nourriture, téléphonie, musique, électronique, locomotion, loisirs...), accède sans coup férir à la propriété privée."

" Ainsi va la société marchande : aimer son enfant (cet enfant, chez nous si *désiré* que sa naissance creuse en ses parents une dette d'amour sans fond), c'est aimer ses désirs, lesquels s'expriment vite comme des besoins vitaux : besoin d'amour ou désir d'objets, c'est tout comme, puisque les preuves de cet amour passent par l'achat de ces objets.

Le désir d'enfant..."

" Un des éléments du « ça » auquel le jeune professeur d'aujourd'hui n'est pas préparé, c'est le face-à-face avec une classe d'enfants clients. Certes, il en fut un lui-même et ses propres enfants en sont, mais dans cette classe il est le professeur."

" Ici, on est à l'école, au collège, au lycée, pas en famille, pas dans une galerie marchande : on n'exauce pas des désirs superficiels par des cadeaux, on satisfait des besoins fondamentaux par des obligations. Besoins de s'instruire d'autant plus difficiles à combler qu'il faut d'abord les éveiller ! Rude tâche pour le professeur, ce conflit entre les désirs et les besoins ! Et douloureuse perspective pour le jeune client, avoir à se préoccuper de ses besoins au détriment de ses désirs : se vider la tête pour se former l'esprit, se débrancher pour se connecter au savoir, troquer la pseudo-ubiquité des machines contre l'universalité des connaissances, oublier les clinquantes babioles pour assimiler d'invisibles abstractions. Et devoir les payer, ces connaissances scolaires, quand la satisfaction des désirs, elle, ne l'engage à rien !"

" Le gros handicap des professeurs tiendrait dans leur incapacité à s'imaginer *ne sachant pas ce qu'ils savent*. Quelles que soient les difficultés qu'ils ont éprouvées à les acquérir, dès que leurs connaissances sont acquises elles leur deviennent consubstantielles, ils les perçoivent désormais comme des évidences (« Mais c'est *évident*, voyons ! »), et ne peuvent pas imaginer leur absolue étrangeté pour ceux qui, dans ce domaine précis, vivent en état d'ignorance."

" — Vous êtes tous les mêmes, les profs ! Ce qui vous manque, ce sont des cours d'ignorance ! On vous fait passer toutes sortes d'examens et de concours sur vos connaissances acquises, quand votre première qualité devrait être l'aptitude à concevoir *l'état de celui qui ignore ce que vous savez !*"

" Je rêve d'une épreuve du Capes ou de l'agreg où on demanderait au candidat de se souvenir d'un échec scolaire – une brusque chute, en math, par exemple, en troisième ou en seconde – et de chercher à comprendre ce qui lui est arrivé cette année-là !"

" J'irai plus loin, il faudrait demander aux apprentis professeurs les raisons pour lesquelles ils se sont consacrés à telle matière plutôt qu'à telle autre. Pourquoi enseigner l'anglais et pas les math ou l'histoire ? Par préférence ? Eh bien, qu'ils aillent fouiller du côté des matières qu'ils ne préféreraient pas ! Qu'ils se souviennent de leurs faiblesses en physique, de leur nullité en philo, de leurs excuses bidons en gymnastique ! Bref, il faut que ceux qui prétendent enseigner aient une vue claire de leur propre scolarité. Qu'ils *ressentent* un peu l'état d'ignorance s'ils veulent avoir la moindre chance de nous en sortir !"

" — Et comment remédier à « ça », si l'empathie est déconseillée ?

Là, il hésite énormément. Je dois insister :

— Vas-y, toi qui sais tout sans avoir rien appris, le *moyen* d'enseigner sans être préparé à ça ? Il y a une méthode ?

— C'est pas ce qui manque, les méthodes, il n'y a même que ça, des méthodes ! Vous passez votre temps à vous réfugier dans les méthodes, alors qu'au fond de vous vous savez très bien que la méthode ne suffit pas. Il lui manque quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il lui manque ?

— Je ne peux pas le dire.

— Pourquoi ?

— C'est un gros mot.

— Pire qu'« empathie » ?

— Sans comparaison. Un mot que tu ne peux absolument pas prononcer dans une école, un lycée, une fac, ou tout ce qui y ressemble.

— À savoir ?

— Non, vraiment je peux pas...

— Allez, vas-y !

— Je ne peux pas, je te dis ! Si tu sors ce mot en parlant d'instruction, tu te fais lyncher.

— L'amour."

" C'est vrai, chez nous il est malvenu de parler d'amour en matière d'enseignement. Essayez, pour voir. Autant parler de corde dans la maison d'un pendu."

" L'espace est vaste entre les deux fenestrons, de quoi livrer passage à tous les oiseaux du ciel. Pourtant ça ne rate jamais, il faut toujours que trois ou quatre de ces idiots se payent les fenestrons ! C'est notre proportion de cancre. Nos déviantes. On n'est pas dans la ligne. On ne suit pas le droit chemin. On batifole en marge. Résultat : fenestron. Poe ! Assommée sur le tapis. Alors, l'un de nous deux se lève, prend l'hirondelle estourbie au creux de sa main – ça ne pèse guère, ces os pleins de vent –, attend qu'elle se réveille, et l'envoie rejoindre ses copines. La ressuscitée s'envole, groggy encore un peu, zigzaguant dans l'espace retrouvé, puis elle pique droit vers le sud et disparaît dans son avenir.

Voilà, ma métaphore vaut ce qu'elle vaut mais c'est à cela que ressemble l'amour en matière d'enseignement, quand nos élèves volent comme des oiseaux fous. C'est à cela que mademoiselle G. ou Nicole H. auront occupé leur existence : sortir du coma scolaire une ribambelle d'hirondelles fracassées. On ne réussit pas à tous les coups, on échoue parfois à tracer une route, certains ne se réveillent pas, restent sur le tapis ou se cassent le cou contre la vitre suivante ; ceux-là demeurent dans notre conscience comme ces trous de remords où reposent les hirondelles mortes au fond de notre jardin, mais à tous les coups on essaye, on aura essayé. Ils sont *nos* élèves. Les questions de sympathie ou d'antipathie pour l'un ou l'autre d'entre eux (questions on ne peut plus réelles, pourtant !) n'entrent pas en ligne de compte. Bien malin qui pourrait dire le degré de nos sentiments à leur égard. Ce n'est pas de cet amour-là qu'il s'agit. Une hirondelle assommée est une hirondelle à ranimer, point final."

FIN. Daniel Pennac, Chagrin d'école, Gallimard, 2007, 320 pages.

Prix Renaudot, 2007.